

CHRONIQUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE - SEPTENTRION

Un troisième regard sur la RDA, encore différent des deux premiers, est celui, documentaire et entièrement autobiographique, de Susanne Schädlich dans *Immer wieder Dezember* (Droemer, 2009). Son sous-titre, « L'Ouest, la Stasi, l'oncle et moi », annonce une confrontation au passé et à la famille. En décembre 1977, à l'âge de douze ans, Susanne Schädlich quitte la RDA avec ses parents et sa sœur. Son père, l'écrivain Hans Joachim Schädlich, n'est pas publié en RDA. Après avoir signé la pétition en faveur de Wolf Biermann en 1976, il perd son travail à l'Académie des Sciences. En août 1977, il publie le recueil *Versuchte Nähe* (Tentative d'approche) en RFA chez Rowohlt, ensuite Schädlich demande à quitter la RDA. En même temps, le Ministère pour la Sécurité de l'État tente d'instruire un procès contre lui à cause des « relations hostiles à l'État » qu'il entretient avec l'écrivain Uwe Johnson. Grâce à ses contacts avec des auteurs comme Günter Grass, Uwe Johnson, Nicolas Born ou Max Frisch, grâce à la renommée qu'il commence à avoir à l'Ouest, la Stasi abandonne l'idée de le poursuivre. Par la médiation de Günter Gaus, la famille est finalement autorisée à quitter la RDA en décembre 1977.

Dans son livre, Susanne Schädlich cherche à comprendre l'influence de l'histoire sur sa personne, elle effectue un retour sur le passé pour mieux comprendre ce qu'elle est devenue : « Il s'agit de points cardinaux par exemple. Du mot OÙ. Comme sur une boussole. Où est ma place, d'où je viens ? [...] Ce qui m'importe, c'est ce qui a été et comment cela a été. Avant et après. Qu'est-ce que tout cela a fait de moi, de nous ? Vivre dans deux systèmes, d'abord en RDA, ensuite en République fédérale. Comment comprendre tout cela ? » Ainsi, l'auteur livre le descriptif de sa vie à l'Ouest, avec les difficultés d'adaptation, les nombreux déménagements entre Hambourg et Berlin-Ouest qui la déracinent à chaque fois de son nouvel environnement. Puis, il y a la lente désintégration de la famille, le père souffrant de dépressions liées à sa nouvelle vie. De nombreuses pages dévoilent aussi une partie de l'histoire littéraire vécue de près : les rencontres non officielles entre des écrivains des deux pays initiées par Günter Grass au début des années 1970 et auxquelles Hans Joachim Schädlich participait régulièrement, l'affaire Biermann, les amitiés entre auteurs. Presque vingt ans après les souvenirs autobiographiques de Klaus Schlesinger dans *Fliegender Wechsel* (1990), Susanne Schädlich fait parler une génération qui jusque-là est restée dans le silence, la génération des enfants de ceux qui sont partis en RFA et qui, trop jeunes, suivaient leurs parents sans avoir le choix. Une génération qui se sentait comme des « Halbmensch », « une moitié en RDA, l'autre en République fédérale ». Après la publication de *Zonenkinder* de Jana Hensel, on a souvent parlé de la génération de ceux qui étaient adolescents à la chute du Mur et dont l'identité était clivée entre l'Est et l'Ouest. On a oublié de parler de ceux qui avaient fait cette expérience quinze ans plus tôt.

Un regard documentaire et entièrement autobiographique, de *Susanne Schädlich* dans **Immer Wieder in Dezember**

Mais pourquoi l'auteur revient-elle maintenant sur cet épisode de sa vie ? Ce retour sur le passé est aussi la conséquence directe d'une trahison. En effet, en 1992 la famille apprend que

Karlheinz, le frère de Hans Joachim Schädlich, a travaillé pour la Stasi et qu'il a joué un rôle essentiel dans l'observation de la famille. En 2007, Karlheinz Schädlich se suicide dans un lieu public. La presse en rend amplement compte de l'événement tout en présentant l'ex-indicateur de la Stasi sous un jour positif : « Je le voyais s'approcher de moi comme un héros, la pipe dans la bouche, souriant, sympathique. » Pour l'auteure, « les démons du passé sont de retour », elle est de nouveau impliquée dans une histoire qu'elle a voulu garder à distance. C'est alors qu'elle décide de s'y confronter, de consulter les dossiers de la Stasi, d'interroger les témoins de l'époque, pour « donner une chronologie » à ses souvenirs afin qu'ils « forment un ensemble et qu'ils ne restent pas fragmentaires ». Tout au long de ce livre qui est à la fois investigation, introspection et réflexion, et qui de plus témoigne d'une distance critique par rapport aux archives de la police (tout ce que l'auteure trouve dans les dossiers de la Stasi ne correspond pas à la vérité), on voit se dessiner concrètement les conséquences d'un système de surveillance qui vise à la « désintégration » des personnes ciblées et qui réussit à infiltrer la famille même. Souvent prise de doutes sur l'utilité de ce travail de recherche et sur le fait de rendre publique une histoire qui, au fond, ne concerne que sa propre famille, Susanne Schädlich remarque : « Toutes ces histoires doivent être racontées. Pour qu'on reste impliqué. Pour que le point final ne soit pas mis. » Pour qu'on se souvienne aussi qu'il y a bien une différence entre victimes et bourreaux, différence qui tend à disparaître dans notre culture actuelle, et non seulement dans le cas de la Stasi.